VENCESLAS,

TRAGÉDIE,

DE ROTROU.

Retouchée par M. Marmontel.



A LA HAYE,

Et se vend A MARSEILLE;

Chez Jean Mossy, Imprimeur du Roi, de la Marine, & Libraire, au Parc.

M. DCC. LXXVII.

ACTEURS.

VENCESLAS, Roi de Pologne.

LADISLAS, ſon Fils.

ALEXANDRE, Infant.

FRÉDÉRIC, Duc de Courlande.

OCTAVE, Gouverneur de Varſovie.

CASSANDRE, Ducheſſe de Kunisberg.

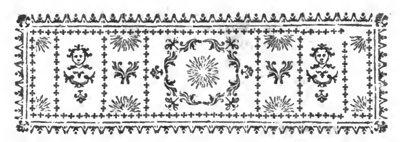
THÉODORE, Infante.

LEONOR, Suivante.

GARDES.

LE PEUPLE.

La Scene eſt à Varſovie.



VENCESLAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, GARDES.

VENCESLAS.

A Ladislas. *A Alexandre.*
PRENEZ un siege, Prince; & vous, Infant, sortez.

ALEXANDRE.

Qui me justifiera, si vous ne m'écoutez?
Alexandre sort.

VENCESLAS.

Sortez... Vous, préparez votre cœur à m'entendre.

LADISLAS, *à part.*

Voyons quel nouveau piege un fourbe a pu nous tendre.

VENCESLAS.

Je croyois voir remplir par des progrès heureux
L'espoir dont votre enfance avoit flatté mes vœux.
Vos premiers ans, mon fils, à mon ame attendrie
Offroient de votre mere une image chérie;
Mais hélas! ce portrait qu'elle m'avoit laissé,
Qu'il devient infidele, & qu'il s'est effacé!
Je cherche Ladislas, & ne le puis connoître.

Vous n'avez rien d'un Roi que le desir de l'être.
Déja vous affectez de plaindre mes vieux ans :
Mes devoirs, dites-vous, sont pour moi trop pésans.
Je suis vieux ; mais le temps est l'école du Sage.
L'art de regner, mon fils, ne s'apprend qu'avec l'âge.
Vous ne voyez d'un Roi que l'absolu pouvoir.
Elevé sur le Trône, il n'a plus qu'à vouloir.
Il dispose à son gré des fortunes humaines ;
Mais vous qui l'enviez, connoissez-vous ses peines ?
A quelqu'heureuse fin que tendent ses projets,
Rien n'est irréprochable aux yeux de ses sujets.
S'il pardonne, il est foible, & s'il punit, barbare ;
S'il donne, il est prodigue, & s'il épargne, avare ;
S'il entretient la paix, il n'est point valeureux ;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux.
Ah ! si l'on traite ainsi la vertu couronnée,
Que diroit-on d'une ame au vice abandonnée,
Hors de ses voluptés incapable d'agir,
Et qui soumise aux sens ne sauroit se régir ?
Ici le seul respect vous impose silence ;
Mais pour rentrer en vous faites-vous violence.
Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ai fait choix
Pour soutenir mon Trône & dispenser mes loix,
Sans blesser les respects dûs à mon Diadême,
Sans être l'ennemi de l'Etat, de moi-même ?
Mes bontés pour le Duc ont offensé vos yeux ;
Et parce qu'il m'est cher, il vous est odieux !
Mais voyant sa grandeur, pour vous seul importune,
Voyez par quels degrés il monte à sa fortune.
Par lui, vous le savez, mon Trône est affermi ;
Et ce que je lui dois vous rend son ennemi ?
Encore est-ce trop peu : votre aveugle colere
Le poursuit dans un autre, & passe à votre frere :
Votre jalouse humeur fait un crime à l'Infant
D'honorer dans le Duc le bras qui me défend.
Si rien ne peut calmer cette ame impétueuse,
Que votre haine au moins soit noble & généreuse.
Employez, employez ces bouillans mouvemens
A combattre l'orgueil des peuples Ottomans,
Renouvellez contre eux nos haines immortelles,
Soyez audacieux en de justes querelles.

Mais haïr votre frere ! outrager la vertu
D'un Héros qui pour nous a si bien combattu ;
qui de tant de guerriers qu'armoit la Moscovie ,
vient de sauver mon Sceptre , & peut-être ma vie ;
Voilà des sentimens bien dignes d'un grand cœur !
Votre caprice enfin veut regler ma faveur :
Je sais mal appliquer mes bontés & ma haine ,
Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne.
J'aurois mal profité de l'usage & du temps.

LADISLAS.

Souffrez ...

VENCESLAS.

Encore un mot , & puis je vous entends.
Votre orgueil va , dit-on , jusqu'à la tyrannie.
J'ai voulu de ces bruits charger la calomnie ,
Et mon cœur révolté des horreurs qu'il entend ,
Sans les approfondir , les rejette à l'instant.
Mais aux cris de mon peuple en vain je me refuse ;
Son murmure obstiné me poursuit , vous accuse ,
Implore ma justice , & la presse d'agir.
Je vous épargne ici la honte de rougir
Des rapports odieux dont sans cesse on m'accable.
Puisse l'accusateur être le seul coupable !
Cependant poursuivi d'un soupçon éternel ,
Même au sein du sommeil on vous fait criminel :
Sous ce fatal soupçon , qui défend qu'on me craigne ,
On se venge , on s'égorge , & l'impunité regne ;
Et ce juste mépris de mon autorité ,
Est le fruit malheureux de cette impunité.
Enfin votre valeur , d'abord si célébrée ,
Dans vos folles amours , languit comme enivrée ;
Et cet abattement change dans les esprits
La louange en reproche , & l'estime en mépris ;
Et cependant je vois qu'un charme inconcevable
Malgré tous vos défauts vous rend encore aimable :
Violent on vous craint , mais vous plaisez heureux ,
Et pour vous l'on confond le murmure & les vœux.
Ah ! méritez , mon fils, une gloire plus pure :
Pour conserver les vœux , étouffez le murmure ,
Et regnez dans les cœurs par un sort dépendant
Plus de votre vertu que de votre ascendant.

Par elle rendez-vous digne du Diademe :
Né pour donner des loix, commencez par vous-même,
Et que vos passions, ces rébelles sujets,
De cette noble ardeur soient les premiers objets.
Par ce genre de regne il faut mériter l'autre.
Soyez Roi de vous-même, & mon Trône est le vôtre.
Mes Etats, mes Sujets vont fléchir devant vous :
Dépendant de vous seul, vous regnerez sur tous.
Mais si toujours l'esclave & le jouet du vice,
Vous ne prenez de loi que de votre caprice ;
Et si pour s'attirer votre indignation,
Il ne faut qu'avoir part dans mon affection :
Si votre orgueil farouche enfin ne considere,
Ni les profonds respects dont le Duc vous revere,
Ni l'étroite amitié dont l'Infant vous chérit,
Ni d'un peuple empressé la faveur qui vous rit,
Ni d'un pere & d'un Roi le conseil salutaire ;
Alors pour être Roi, je ne serai plus pere.
Et vous abandonnant à la rigueur des loix,
Aux dépens de mon sang je soutiendrai mes droits.

LADISLAS.

Seigneur, sur ces rapports qui semblent me confondre,
J'ai de quoi me défendre & de quoi vous répondre.
Comme on parloit un jour des intérêts des Rois,
Chacun des Courtisans croyant donner des loix,
Les avis partagés sur votre politique,
L'un en faisoit l'éloge, & l'autre la critique.
Là, mon cœur à ma bouche osant se confier,
Ce discours m'échappa, je ne le puis nier.
Pourquoi, dis-je, mon pere, au declin de son âge,
Et la force aujourd'hui servant mal son courage,
Ne me charge-t-il pas, avant d'y succomber,
D'un poids qui de ses mains est tout prêt à tomber ?
Devroit-il, maître encore du don de sa couronne,
Hasarder que l'Etat me l'ôte ou me la donne ?
Si le pouvoir suprême a pour lui des appas,
Sous le nom de son fils ne regneroit-il pas ?
Dicterois-je des loix dont il ne fut l'arbitre ?
Croit-il mon âge encor trop foible pour ce titre ?
N'ai-je pas recueilli, par son exemple instruit,

De ſes longues vertus un aſſez digne fruit,
Pour ſavoir à quels ſoins oblige un Diadême ;
Ce qu'un Roi doit aux ſiens, à l'Etat, à lui-même,
A ſes Confédérés, à la foi des traités ;
Quel terme il doit preſcrire à ſes droits limités ;
Quelle guerre eſt nuiſible, & quelle eſt d'importance,
A qui, quand, & comment il doit ſon aſſiſtance,
Et juſqu'en l'avenir portant ſes ſoins prudens,
Quel ordre il doit garder & dehors & dedans ?
Ne ſais-je pas qu'un Roi qui veut qu'on le révere,
Doit ſe rendre à propos indulgent ou ſévere ;
Obſerver les égards & des temps & des lieux :
Savoir faire parler & ſon front & ſes yeux ;
Mais, d'où dépend ſur-tout le bonheur des Couronnes,
Appliquer ſagement les emplois aux perſonnes,
Et faire par des choix judicieux & ſains,
Tomber le miniſtere en de fideles mains ;
Elever peu de gens ſi haut qu'ils puiſſent nuire,
Etre lent à former auſſi-bien qu'à détruire,
Des bonnes actions garder le ſouvenir,
Prompt à récompenſer, & tardif à punir ?
N'eſt-ce pas ſur cet art, dis-je, & ſur ces maximes
Que ſe maintient le cours des regnes légitimes ?
Voilà la vérité touchant le premier point :
J'apprends qu'on vous l'a dite, & ne m'en défends
point.

VENCESLAS.

Pourſuivez.

LADISLAS.

A l'égard de l'ardente colere
Où vous met le parti du Duc & de mon frere,
Dont l'un eſt votre cœur, & l'autre votre bras,
Dont l'un regne en votre ame, & l'autre en vos Etats ;
Duſſiez-vous m'en punir, il eſt vrai, je déteſte
Ce Duc qui vous eſt cher, autant qu'il m'eſt funeſte ;
Vaillant, j'en ſuis d'accord ; mais vain, fourbe, flatteur,
Et de votre pouvoir ſecret uſurpateur.
J'aurois diſſimulé tous les traits dont l'envie
Par la voix du perfide, oſe noircir ma vie ;

S'il ne s'en fut servi pour m'ôter les emplois
Qui, jeune encor, m'ont fait l'épouvante des Rois.
Aux dépens de ma gloire, il a des Moscovites
Arrêté les progrès, & restraint les limites ;
Il triomphe à ma honte ; & de cette action
Vous avez mis le prix à sa discrétion ;
Mais, s'il est trop puissant pour craindre ma colere,
Qu'il pense mûrement au choix de son salaire ;
Et que ce grand crédit qu'il usurpe à la Cour,
S'il méconnoit mon rang, respecte mon amour.
Ce n'est pas sans raison que j'en ai pris ombrage :
Je sais... Je ne veux pas en dire davantage.
Un cœur sensible & fier, quand on l'ose outrager,
Dédaigne de se plaindre, & cherche à se venger.

VENCESLAS.

Achevez.

LADISLAS.

Pour mon frere, après son insolence,
Je ne puis me porter à trop de violence ;
Et de tous vos tourmens la plus affreuse horreur
Ne le sauroit soustraire à ma juste fureur.
Quoi ! quand le cœur outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au Duc le sujet de mes plaintes,
Et de ses procédés justement irrité
Veut mettre quelque freint à sa témérité,
Le jeune audacieux, animé d'un faux zele,
D'un sujet contre moi veut prendre la querelle,
Et bien plus, sur l'épée ose porter sa main !
Qu'il tremble : vos bontés le rassurent en vain.
Puisque je perds du peuple & l'amour & l'estime,
Il faut justifier mon malheur par un crime,
Et de vos châtimens menacé tant de fois,
Me rendre un digne objet de la rigueur des loix.

VENCESLAS.

Que puis-je encor tenter sur cette ame hautaine ?
A part.
Employons la douceur, où la menace est vaine,
Puisque l'autorité, le respect, la rigueur
N'ont pu reduire encor cet inflexible cœur.
A Ladislas.
Ma croyance, mon fils, peut-être un peu légere,
Avoit porté trop loin les alarmes d'un pere.

Oublions

Oublions le passé dans nos embrassemens :
Je ne puis de mon sang forcer les mouvemens.
Je veux bien leur céder, & malgré ma colere,
Me confesser vaincu, parce que je suis pere.
Prince, il est temps qu'enfin sur un Trône commun,
Nous ne fassions qu'un regne, & ne soyons plus qu'un.

LADISLAS.

C'est de votre repos que s'occupe mon zele,
Et si votre faveur à ce haut rang m'appelle,
Je ne l'accepterai que comme un noble emploi,
Qui parmi vos sujets fera compter un Roi.

SCENE II.

ALEXANDRE, VENCESLAS, LADISLAS.

ALEXANDRE.

SEIGNEUR !

VENCESLAS.

Que voulez-vous ? Sortez.

ALEXANDRE.

Je me retire.
Mais si vous...

VENCESLAS.

Qu'est-ce encor ? qu'avez-vous à me dire ?
A part.
A quelle étrange épreuve, ô sort, me réduis-tu !
De faire accueil au vice, & chasser la vertu.

ALEXANDRE.

Ah ! si vous ne daignez admettre ma défense,
Vous donnerez le blâme à qui reçoit l'offense.
Le Prince est mon aîné, je respecte son rang :
Mais nous ne différons ni de cœur, ni de sang,
Et pour un démenti, j'ai trop...

VENCESLAS.

Vous, téméraire,
Vous la main sur l'épée, & contre votre frere,
Contre mon successeur, contre mon héritier !
Imprudent, abaissez cet orgueil trop altier,
Et par un repentir digne de votre grace,
Méritez le pardon que je veux qu'il vous fasse.

(*A Ladislas.*)
Venez le demander. Vous, tendez-lui les bras.

ALEXANDRE.

Confidérez, Seigneur ...

VENCESLAS.

Ne me repliquez pas.

ALEXANDRE.

Mon frere, un pere veut que je vous fatisfaffe ;
J'obéis à fon ordre, & vous demande grace.
Mais par cet ordre auffi vous devez l'accorder.

VENCESLAS.

Le cruel ! daigne-t-il au moins le regarder.

LADISLAS.

Et n'eft ce point affez que le Roi vous pardonne ?

VENCESLAS.

Prince, embraffez l'Infant, c'eft moi qui vous l'ordonne.
Que le refpect du moins dompte votre courroux.

LADISLAS.

A quelle lâcheté, Seigneur, m'obligez-vous ?
(*A Alexandre.*)
Allez, & n'imputez cet excès d'indulgence
Qu'au pouvoir abfolu qui retient ma vengeance.

ALEXANDRE.

O nature ! ô refpect ! que vous m'êtes cruels !

VENCESLAS.

Changez vos différends en des vœux mutuels,
Et quand je fuis en paix avec toute la terre,
Dans ma maifon, mes fils, n'apportez point la guerre,
Faites venir le Duc, Infant.

SCENE III.

VENCESLAS, LADISLAS. *Il veut fortir.*

VENCESLAS.

PRINCE, arrêtez.

LADISLAS.

Voulez-vous m'ordonner encor des lâchetés ?
Non, du bandeau royal qui vous couvre la tête,
Payez, fi vous voulez, fa derniere conquête ;
Mais ne condamnez point un mépris généreux,
Laiffez ma haine libre, auffi-bien que vos vœux ;

Et loin de me forcer à d'indignes foiblesses ;
Respectez votre sang qui répugne aux bassesses.

VENCESLAS.

Mon fils, si près du Trône où vous allez monter,
Pour y remplir ma place & m'y représenter,
Encor plus souverain sur vous que sur les autres,
Prenez mes sentimens, & dépouillez les vôtres ;
Faites au moins pour moi, de vous-même vainqueur,
Cet effort généreux, & digne d'un grand cœur :
Estimez un guerrier dont j'honore le zele,
Et Monarque, du Prince oubliez la querelle.

LADISLAS.

Je préfere ma haine à cette qualité ;
Dispensez-moi, Seigneur, de cette indignité.

SCENE IV.

LE DUC, VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, OCTAVE.

VENCESLAS.

Si vous n'obéissez, je vous traite en rébelle.
Duc, saluez le Prince.

LADISLAS (*à part.*)

O contrainte cruelle !

VENCESLAS.

Et qu'un retour sincere efface à l'avenir
De vos divisions l'affligeant souvenir.

LE DUC.

Pour prix de ses bontés, qu'un sort jaloux m'envie,
Je verserois mon sang, je donnerois ma vie.

VENCESLAS.

Assez d'occasions, de dangers, de combats
Ont signalé pour nous & ce cœur & ce bras.
Avec si peu de force avoir de nos frontieres
Fait à nos ennemis de sanglantes barrieres,
Et dans si peu de jours, par d'incroyables faits,
Réduit la Moscovie à demander la paix ;
Ce sont des actions dont la reconnoissance
Du plus riche Monarque excede la puissance ;
N'exceptez rien aussi de ce que je vous dois.
Je vous l'ai dit, le prix en est à votre choix ;

Je suis impatient de remplir ma promesse.

LE DUC.

Je vous dois tout, grand Roi,

VENCESLAS.

Parlez, le temps me presse :
Les promesses d'un Roi sont un gage important ;
Il doit quand il le peut s'acquitter à l'instant.

LE DUC.

Pardonnez, si l'orgueil que vos bontés m'inspirent,
Si l'espoir d'un bonheur où tous mes vœux aspirent,
Si l'invincible effort d'un amour violent
M'arrachent un secret...

LADISLAS.

Arrêtez, insolent.
A votre ambition imposez des limites,
Et sachez mesurer vos vœux à vos mérites ;
Autrement au mépris & du Trône & du jour,
Ce fer dans votre sang éteindra votre amour.
Par devoir, par respect, apprenez, téméraire,
A servir sans espoir, à souffrir & vous taire.

LE DUC.

Oui, je me tais, Seigneur, & puisque mon espoir
A pu vous offenser, il blaisse mon devoir.

VENCESLAS.

Prince, en vous emportant à cet orgueil extrême,
Vous ménagez bien mal vos droits au Diadême,
Et votre tête encor, qui prétend le porter...

LADISLAS.

Elle est à vous, Seigneur, vous pouvez me l'ôter :
Mais j'ai lieu de me plaindre, & ma juste colere
Ne peut prendre de loi ni d'un Roi ni d'un pere.

VENCESLAS, *en sortant.*

Et d'un pere & d'un Roi négligeant les conseils,
Vous pourriez bien servir d'exemple à vos pareils.

SCENE V.

LADISLAS, OCTAVE.

OCTAVE.

NE sauriez-vous dompter les transports de votre ame ?

LADISLAS.

Veux-tu que mon respect laisse outrager ma flamme ?
De celle que j'adore, un Sujet amoureux
Sera donc mon rival, & mon rival heureux ?
Cassandre deviendra le prix d'une victoire,
Qu'usurpant mes exploits il dérobe à ma gloire ;
Et l'Etat qu'il gouverne à ma confusion,
L'épargne dont il use avec profusion,
Les bienfaits qu'il répand, les charges qu'il dispense
Ne lui tiennent pas lieu d'assez de récompense ;
S'il ne me prive encor du fruit de mon amour,
Et si m'ôtant Cassandre, il ne m'ôte le jour ;
N'est-ce pas de tes soins & de ta vigilance,
Que je tiens le secret de leur intelligence ?

OCTAVE.

Oui, mais feignez encor, & d'un pere irrité
Et d'un Roi méprisé craignez l'autorité.

LADISLAS.

C'est mon Roi, c'est mon pere ; il est vrai, je m'emporte,
Je trahis mon devoir, mes intérêts, n'importe :
L'amour a sur mon cœur des droits plus absolus.
Je ne vois que Cassandre, & ne me connois plus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, CASSANDRE.

THÉODORE.

ENfin si l'amitié, si l'amour ne vous touche,
Duchesse, tout l'Etat vous parle par ma bouche.
Vos rigueurs pour mon frere, hélas ! je le prévois,
Vont lui coûter la vie, & nous priver d'un Roi.
L'objet de vos mépris attend une Couronne
Que déja d'une voix tout le peuple lui donne :

Que dis-je ? il ne l'attend qu'afin de vous l'offrir ;
Et votre cruauté ne fauroit le fouffrir ?

CASSANDRE.

Quels que foient fes projets, en quelque rang qu'il monte,
Je n'oublîrai jamais qu'il a voulu ma honte.
Madame, épargnez-moi le fouvenir affreux
De fes lâches deffeins, de fes coupables feux.
Après s'être porté jufqu'à la violence,
Il veut d'un faint amour affecter l'innocence ;
N'ayant pu me féduire, il me veut enchaîner.
Eteindre fon ardeur, & puis m'abandonner.
Je le connois enfin.

THÉODORE.

Une aveugle jeuneffe
Se livre imprudemment à fa premiere ivreffe,
Mais d'une folle erreur le folide retour
Sous les loix du refpect enchaîne enfin l'amour.
Tout s'épure au flambeau d'un hymen légitime,
Et par lui la vertu prend la place du crime.

CASSANDRE.

La vertu dont le crime ofe emprunter l'appui,
Devient en le fervant honteufe comme lui :
C'eft un mafque génant qu'il porte avec contrainte,
Et qu'il pofe auffi-tôt qu'il peut agir fans crainte.
Il me parle d'hymen, mais il fait que les Rois
D'un hymen qui déplaît refpectent peu les loix;
Et pour les dégager, bientôt la politique
Fait parler l'intérêt de la caufe publique.
Son infidélité fuivroit de près fa foi :
Seul il fe confidere, il s'aime, & non pas moi.

THÉODORE.

C'eft tirer d'une faute un horrible préfage !

CASSANDRE.

C'eft, comme je le dois, reffentir un outrage.

THÉODORE.

Eh ! Madame, en eft-il que ne doive effacer
Le rang où fon amour brûle de vous placer ?
On fe croit au-deffus d'un bien que l'on rejette,
Mais quand on l'a perdu fouvent on le regrette :
La fortune vous rit, & ne rit pas toujours.

CASSANDRE.

Je fais fon inconftance, & prévois fes retours ;

D'ailleurs je fens le prix d'un fi grand hymenée :
Je fais ce qu'eft un Roi, Madame, & je fuis née
Affez près de ce rang dont on veut m'éblouir ;
Pour voir ce qu'il en coûte à qui veut en jouir.

THÉODORE.

Que puis-je vous offrir après un Diadême ?

CASSANDRE.

Vous me donnerez plus, me laiffant à moi-même.

THÉODORE.

Seriez-vous moins à vous avec moins de rigueur ?

CASSANDRE.

Ne comptez-vous pour rien la perte de mon cœur ?

THÉODORE.

Vous ferez un échange & non pas une perte.

CASSANDRE.

J'oublîrois une injure impunément foufferte !
Et cet honteux amour dont il crut me toucher,
Au fang de Kunisberg pourroit fe reprocher !
Excufez ma fierté ; je reconnois, Madame,
Combien vos volontés ont de droits fur mon ame,
Mais au choix que mon cœur doit faire d'un époux,
Si j'en crois mon honneur, je lui dois plus qu'à vous.

SCENE II.

LADISLAS, THEODORE, CASSANDRE.

LADISLAS.

Parlez enfin, Madame ; il eft temps que j'apprenne
Si je dois renoncer à fléchir votre haine.
L'hymen à vos beaux jours va-t-il m'affocier ?
Ou vous préparez-vous à me facrifier ?
Oublions des horreurs dons je rougis, Madame :
Vos fideles vengeurs font au fond de mon ame ;
Le refpect & l'amour, la honte & le remords
Me puniffent affez de mes lâches transports.
Votre vertu triomphe, & l'ardeur qui me preffe,
Cherche en vous une époufe, & non une maîtreffe.
Accordez cette grace au repentir profond
Qui, déteftant mon crime, à vos pieds me confond.
A ce titre facré, fouffrez que je vous aime,
Et privez-moi du jour plutôt que de vous-même.

CASSANDRE.

Et mon mérite, Prince, & ma condition
Sont d'indignes objets de votre paſſion :
Mais le ſort nous eût-il fait naître l'un pour l'autre ;
Mon cœur pût il prétendre à l'hommage du vôtre,
On ne verra jamais l'hymen nous aſſortir,
Et je perdrai le jour avant d'y conſentir.
Non, Seigneur, je veux bien vous parler ſans myſtere,
L'eſtime & le mépris n'ont rien de volontaire :
Dans notre cœur ſans nous ils viennent ſe placer ;
Comme le temps les grave, il les doit effacer.
Vos tranſports effrénés ont fait naître en mon ame
Toute l'horreur qu'inſpire une honteuſe flamme.
Peut-être enfin guéri d'un ſentiment ſi bas,
Votre cœur eſt changé, mais le mien ne l'eſt pas :
Tel je vous ai connu, tel je vous vois encore,
Plein d'un feu qui m'outrage & qui vous déshonore.

LADISLAS.

Eh bien, contre un objet qui vous fait tant d'horreur,
Inhumaine, exercez toute votre fureur ;
Livrez mon cœur eu proie aux plus cruelles flammes,
Inventez des ſecrets de tourmenter les ames,
Armez-vous de mépris contre ma paſſion,
Intéreſſez l'Etat à votre averſion,
Du Trône où je prétends détournez ſon ſuffrage ;
Enfin à ma tendreſſe égalez votre rage ;
Avec tous vos efforts & tout votre courroux,
Vous ne m'ôterez point l'amour que j'ai pour vous.
Dans vos plus grands mépris je vous ſerai fidele
Je vous adorerai, quoiqu'injuſte & cruelle ;
Et pour vous conſerver ma flamme & mon amour,
Malgré mon déſeſpoir, je ſouffrirai le jour.

THÉODORE.

Tant de ſoumiſſion ne peut toucher votre ame ?

CASSANDRE.

Dès long-temps il a dû me connoître, Madame,
Et ſavoir que l'honneur m'intéreſſoit au point
De reſſentir l'injure, & ne pardonner point.

THÉODORE.

Le Trône a des attraits pour une ame bien née.

CASSANDRE.

Le Trône bien ſouvent porte une infortunée,

Qui

Qui, sous le faux brillant de son autorité,
A beaucoup de sujets, & peu de liberté.

THEODORE.

Plus que la liberté cet esclavage honore.

CASSANDRE.

Et qui vous répondra que je sois libre encore ?

LADISLAS.

Non ; vous ne l'êtes point : je connois mon rival ;
Mais je croyois son rang au mien trop inégal ;
Pour me persuader qu'on pût mettre en balance
Le choix de mon amour & de son insolence.

CASSANDRE.

Si le sort l'a placé peut-être un peu plus bas,
Au sang dont vous sortez le sien ne cede pas.
Je ne le crois pas né pour vous porter envie.

LADISLAS.

Téméraire ; ce mot lui coûtera la vie ;
Et ce fer dans son sang si noble & si vanté ;
Saura venger le mien déja trop insulté.

CASSANDRE.

Allez, & par un meurtre annoncez votre regne.

LADISLAS.

Si l'on ne peut m'aimer, que du moins l'on me craigne ;
Cessez, lâches respects, cessez, vœux superflus ;
Laissons mourir l'amour où l'espoir ne vit plus.
Allez, indigne objet d'un supplice trop rude ;
Je suis las de gémir de votre ingratitude ;
Je vous devois connoître, & ne me livrer pas
Aux trompeuses douceurs de vos cruels appas ;
Ou, m'étant engagé, soumettre qui me brave ;
Et traiter en tyran qui me traite en esclave.
Mais contre ses desirs mon cœur a combattu ;
Je ne me repens point d'un effort de vertu.
De ce fatal amour que ma raison surmonte,
Il ne me reste plus qu'une éternelle honte.
Oui, j'en rougis, ingrate, & mon propre courroux
Ne peut me pardonner ce que j'ai fait pour vous.
Oui, je veux que l'oubli retranche de ma vie
Les jours infortunés que je vous ai servie.
J'étois mort pour ma gloire, & n'avois point vécu,
Tant que ce lâche cœur sous vos loix fut vaincu :
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il vit & qu'il respire ;

D'aujourd'hui qu'il renonce au joug de votre empire,
Et qu'enfin mon orgueil & ma raiſon d'accord
Déteſtent votre vue à l'égal de la mort.

CASSANDRE.

Pour vous en délivrer, & ne plus vous déplaire,
Je m'impoſe moi-même un exil volontaire.
Adieu.

SCENE III.

LADISLAS, THÉODORE.

LADISLAS.

C'En eſt donc fait, je ne dois plus la voir!
A quoi m'as-tu réduit, aveugle déſeſpoir!
Au nom de mon amour, par pitié pour les larmes
Qu'arrache à ma douleur le pouvoir de ſes charmes;
Si vous voulez d'un frere arrêter le trépas,
Hâtez-vous, Théodore, & retenez ſes pas.

THÉODORE.

La retenir, mon frere, après l'avoir bannie!

LADISLAS.

Ah! de ma paſſion ſervez la tyrannie.
Je veux déſavouer ce cœur ſéditieux,
Le fléchir, l'adorer, & mourir à ſes yeux.
Mon mal chérit ſa cauſe, & croît par ſon remede.
Que je la voie au moins, ſi je ne le poſſede.
Allez, courez, ma ſœur ... que fais-tu lâche amant?
Suis-je donc ſans courage & ſans reſſentiment?
Rentre, Prince ſans cœur, un moment dans toi-même.
(*à Théodore.*)
Hé quoi! me laiſſez-vous dans ce déſordre extrême?

THÉODORE.

J'allois la retenir.

LADISLAS.

Et ne voyez-vous pas
Quel mépris inſultant précipite ſes pas?
De mon ame plutôt banniſſez la cruelle,
Condamnez les regrets qui m'emportent vers elle.
Peignez-moi ſa conquête indigne de mon rang,
Et ſoutenez en moi l'honneur de votre ſang.

THÉODORE.

Je ne puis vous cacher que le trait qui vous blesse
Dans ce sang généreux trouve trop de foiblesse.
Je vois de quels efforts vos sens sont combattus;
Mais les adversités éprouvent les vertus.

LADISLAS.

Hélas: il est aisé de juger de ma peine,
Par l'ardeur qui m'emporte & soudain me ramene,
Et par ces mouvemens si prompts & si puissans
Tantôt sur ma raison, & tantôt sur mes sens.
Mais quelque trouble enfin que je fasse paroître,
Je vous croirai, ma sœur, & je serai mon maître.
Qu'un autre obtienne d'elle & l'amour & la foi
Que son sang lui défend d'élever jusqu'à moi.

THÉODORE.

Et quel est ce rival?

LADISLAS.

Le Duc est aimé d'elle.
Ce mystere, ma sœur, n'est plus une nouvelle.
De fideles témoins que j'ai commis exprès
Ont si bien vu leurs feux, qu'ils ne sont plus secrets.
Mais puisque j'ai dessein d'oublier cette ingrate,
Il faut en les servant que mon mépris éclate.

THÉODORE.

O ciel!

LADISLAS.

Pour la braver en dégageant ma foi,
Je veux pour leur hymen solliciter le Roi:
Je veux de mon Rival couronner l'espérance,
Et faire voir pour elle autant d'indifférence,
Qu'en ma plus violente & plus sensible ardeur,
Cette beauté superbe eut pour moi de froideur.

SCENE IV.

THÉODORE, *seule.*

LE Duc aime Cassandre! eh quoi! tant d'apparence,
Tant d'honneurs, de respects, de soins, de déférence;
Ces soupirs échappés, & ces regards confus

N'offroient-ils à mes loix qu'un cœur qu'il n'avoit plus.
Mais que dis-je ? est-ce à moi d'avouer que je l'aime ?
Et puis-je sans rougir, l'avouer à moi-même ?
Mes vœux sur un Sujet honteusement bornés,
Laisseroient-ils pour lui des Rivaux couronnés ?
Ah ! ne me flatte point, orgueilleuse naissance,
L'amour fait bien sans sceptre établir sa puissance ;
Et soumettant nos cœurs par de secrets appas,
Fait les égalités, & ne les cherche pas.
Si le Duc n'a le front chargé d'une couronne,
C'est lui qui les protege, & c'est lui qui les donne.
Par quelles actions se peut-on signaler,
Dont la gloire . . .

SCENE V.

LÉONOR, THÉODORE.

LÉONOR.

Le Duc demande à vous parler.

THÉODORE.

(bas.)

Qu'il vienne . . . mais mon cœur se trahiroit peut-être.

(haut.)

Léonor, écoutez : non je ne puis paroître.
Avant la fin du jour vous lui ferez savoir
Si je puis disposer d'un moment pour le voir.

SCENE VI.

THÉODORE, *seule.*

Je rougis de mon trouble, ô combat trop pénible !
D'un amant dédaigné la perte m'est sensible !
Mon cœur regrette un bien qu'il ne peut posséder.
J'ai honte d'y prétendre, & tremble à le céder.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, LE DUC.

LE DUC.

MADAME, auprès de vous j'étois heureux de vivre,
Ma préſence vous bleſſe, & je vous en délivre.
Mais ne puis-je ſavoir, avant de me bannir,
Quel eſt le crime enfin dont je vais me punir?

THÉODORE.

Vous me le demandez, vous dont l'injuſte haine
Se fait de nos malheurs une joie inhumaine.

LE DUC.

Quoi! ſi la calomnie a voulu me noircir,
Madame, eſt-ce à vos yeux qu'elle a dû réuſſir?

THÉODORE.

Et d'où partent les coups dont le ſort nous accable?
Si le meilleur des Rois traite un fils en coupable,
Si Caſſandre s'obſtine au refus de ſes vœux,
Qui le fait criminel? Qui le rend malheurex?
Qui le trahit?

LE DUC.

Lui ſeul, Madame: qu'il modere
L'ardeur de ſes deſirs, qu'il cede aux loix d'un pere,
Qu'il oppoſe à l'amour un cœur maître de ſoi,
Il trouvera bientôt un pere dans ſon Roi.

THÉODORE.

Et me répondez-vous que ſon cœur plus paiſible,
Trouve auſſi dans Caſſandre une Amante ſenſible?

LE DUC.

Hé, Madame! eſt-ce à moi de lire au fond des cœurs?
Moi qui n'ai de l'amour connu que les rigueurs;
Du bonheur d'un Amant eſt-ce à moi de répondre?
Le plus tendre eſt celui qu'on ſe plait à confondre.
C'eſt peu que le reſpect contraigne ſes deſirs,
C'eſt peu que le ſilence étouffe ſes ſoupirs:
Si malgré tant de ſoins il ſe trahit lui-même,

Dans ses regards confus si l'on peut voir qu'il aime;
Pour mettre au désespoir l'amour qui l'a surpris,
La haine est peu de chose, on y joint le mépris.

THÉODORE.

Sans doute il est des vœux que notre orgueil rejette;
Mais ceux d'un Souverain honorent sa Sujette.
Cassandre se connoît, & ne s'aveugle pas
Au point de s'offenser du choix de Ladislas.
Non, du refus constant que son cœur nous oppose,
L'orgueil est le prétexte, & l'amour est la cause.

LE DUC.

L'amour !

THÉODORE.

C'est vainement que vous dissimulez
Les feux dont l'un & l'autre en secret vous brûlez.

LE DUC.

Ciel! qu'entends-je? ah! Madame! & vous l'auriez pu croire!

THÉODORE.

Et comment en douter quand vous en faites gloire?
Si mon frere à vos yeux n'est point sacrifié,
Pourquoi n'êtes-vous pas encor justifié!
Car enfin, soit amour, soit mutuelle estime,
De tous vos sentimens dépositaire intime,
Cassandre ne consulte & n'écoute que vous.
Pour le bonheur du Roi, pour le bonheur de tous,
Tâchez de la résoudre à ce grand hyménée;
Nous vous devons la paix, rendez-la fortunée.

LE DUC.

Que n'ai-je sur son cœur pour y contribuer,
Ce pouvoir absolu qu'on veut m'attribuer?

THÉODORE.

Tranchons de vains discours. Ladislas auprès d'elle
Peut-il en sa faveur compter sur votre zele?
Puis-je en être garant?

LE DUC.

Si pour le rendre heureux
Il falloit tout mon sang, doutez-vous?...

THÉODORE.

Je ne veux
Que les soins d'un ami, je vous le dis encore:
Intéressez Cassandre au feu qui le dévore,

Faites qu'elle consente à lui donner la main.
Parlez, priez, pressez.

LE DUC.

Je tenterois en vain.

THÉODORE.

Quel qu'en soit le succès, vos efforts sur son ame
Sont tout ce que j'attends; puis-je y compter?

LE DUC.

Madame!
Où me réduisez-vous?

THÉODORE.

Eh quoi! vous balancez!

LE DUC.

Un devoir dont je suis esclave....

THÉODORE.

C'est assez.

SCENE II.

LE DUC, *seul.*

ELle fuit! Et comment l'aurois-je détrompée
De l'injuste soupçon dont elle étoit frappée?
Falloit-il m'expliquer? falloit-il obéir?
Non, Prince, Ami trop cher, je n'ai pu te trahir.
Honneur, vertu, devoir, je suis votre victime?
Mais je soutiendrai mieux le malheur que le crime.

SCENE III.

L'INFANT, LE DUC.

L'INFANT.

FIdele Ami, ma sœur s'éloigne de ces lieux;
Seconde-t-elle encor l'amour d'un furieux?
Cassandre va la voir; on l'accable, on l'obsede;
A tant d'efforts enfin je crains qu'elle ne cede.

LE DUC.

Prince, n'attendez rien de ma triste amitié:
Je ne suis plus pour vous qu'un objet de pitié.

L'INFANT.

Dans quel abattement, ô Ciel! je vous retrouve.

LE DUC.

L'amitié seule a fait tous les maux que j'éprouve.
En m'exposant pour vous j'ai fait ce que j'ai dû;
Mais sans vous rendre heureux, mon zele m'a perdu.

L'INFANT.

De mon jaloux Rival la fureur vous étonne;
Mais quoi, Duc, pensez-vous que je vous abandonne?
Quel que soit son orgueil, on peut le réprimer;
Et je me lasse...

LE DUC.

Moi! contre lui vous armer!
Que plutôt je succombe à sa haine inflexible.
Mais de tous mes malheurs c'est-là le moins sensible.
J'aime (avec vous mon cœur doit s'ouvrir sans détour.)
J'aime; & quel est l'objet de ce fatal amour?
Celle dont la vertu, la beauté, la naissance,
Doivent mettre à ses pieds les Rois & leur puissance.
Théodore.

L'INFANT.

Ma sœur?

LE DUC.

Je rougis d'un projet
Qui doit vous révolter dans le cœur d'un Sujet.
Mais d'un aveugle amour telle est la violence,
Que si l'on m'eût permis de rompre le silence;
Quand les bontés du Roi s'empressoit d'éclater,
Sa fille étoit le prix dont j'osois me flatter.

L'INFANT.

Non, Duc, ne pensez pas que mon orgueil méprise
Cet amour généreux que la gloire autorise:
Espérez tout du Roi.

LE DUC.

J'ai perdu tout espoir:
Théodore me fuit, me défend de la voir,
Me croit de Ladislas le rival téméraire;
Et moi par mon silence à moi-même contraire,
Ou dans de vains détours facile à me troubler,
Pour ne vous point trahir, je me laisse accabler.

SCENE

SCENE IV.

CASSANDRE, ALEXANDRE, LE DUC.

CASSANDRE, *dans la coulisse.*

Hé bien, Madame, hé bien, j'en ferai la victime.
(*à l'Infant.*)
Quoi, Seigneur! à vos yeux vous souffrez qu'on m'opprime:
Que du plus tendre amour on me fasse un tourment!
Et ne puis-je donner mon cœur impunément!

ALEXANDRE.

Quel outrage, Madame, émeut votre colere?

CASSANDRE.

Le zele d'une sœur pour l'intérêt d'un frere.
Son tyrannique effort veut éblouir mes yeux,
Par cet éclat qui touche un cœur ambitieux;
On prétend me charmer avec un Diadême,
Et l'on veut malgré moi que je regne & que j'aime.

ALEXANDRE.

Duc, à me découvrir je suis déterminé.
(*à Cassandre.*)
Tranchons l'indigne cours d'un amour effrené,
Et soyez sans effroi quoiqu'il ose entreprendre,
Quand j'aurai contre lui mon épouse à défendre,
Quand les nœuds de l'hymen, le nom sacré d'époux
M'auront fait un devoir de répondre de vous.

CASSANDRE.

Mon époux! votre amour a donc l'aveu d'un pere?

ALEXANDRE.

Non, je vais m'exposer à toute sa colere;
Mais nous sommes réduits à cette extrêmité.

LE DUC.

Vous, Prince! vous soustraire à son autorité!

CASSANDRE.

A l'amour le plus pur imprimer cette tache;
Et vouloir que le crime à mon sort vous attache!
Votre frere à son gré peut violer les loix;
Mais vous dont les vertus ont mérité mon choix,
Si de vous démentir je vous croyois capable,
Qui vous aime innocent, vous haïroit coupable.

Votre pere à seul droit de disposer de vous,
Et je veux de sa main recevoir un époux.

ALEXANDRE.

Il faut donc renoncer au seul bien que j'espere.
Je ne prévois que trop les refus de mon pere.
Le Prince a sur son ame un pouvoir absolu :
Je vous perdrai, Cassandre, & vous l'aurez voulu.

CASSANDRE.

Moi ?

ALEXANDRE.

Que l'hymen m'assure une juste conquête,
Aux pieds d'un pere alors je porterai ma tête :
Et mon sort n'a plus rien qui vous doive alarmer,
Dès que je n'aurai plus qu'un pere à désarmer.

CASSANDRE.

Vous me faites frémir.

ALEXANDRE.

Est-ce là ce courage,
Qui du sort en courroux devoit braver l'orage ?

CASSANDRE.

Il braveroit pour vous la mort sans hésiter,
Mais à l'ombre d'un crime il ne peut résister.

ALEXANDRE.

Hé bien, à mon rival attendez qu'on vous livre.

CASSANDRE.

Avant d'y consentir je cesserai de vivre.

ALEXANDRE.

Cessez plutôt de craindre, osez-vous affranchir,
Et ne me laissez plus que mon pere à fléchir.
Vous hésitez encore ! hé bien, si l'on m'accable,
Si je suis malheureux, si je deviens coupable,
Si d'un pere sur moi j'attire le courroux,
S'il me hait, si je meurs, n'en accusez que vous.

SCENE V.

LADISLAS, CASSANDRE, ALEXANDRE, LE DUC.

LADISLAS.

Voilà vos confidens, Madame, & je me flatte,
Que pour mes feux leur zele auprès de vous éclate.

CASSANDRE.

Vous les désavouriez de m'en entretenir ;
Ils doivent de ces feux perdre le souvenir,
Et laisser effacer du cours de votre vie
Les instans malheureux où vous m'avez servie.

LADISLAS.

Vous vous applaudissez des sermens que j'ai faits,
Et qui d'un vain dépit vous semblent les effets.
Cesser d'avoir pour vous un cœur foible & sensible,
Est donc pour un Amant un effort bien pénible ?
Ne vous en flattez pas. Dans un premier accès
J'ai pu d'un fol amour poursuivre le succès.
Mais vous aviez raison de ne pas vous promettre
Un hymen que mon rang ne me pouvoit permettre :
L'intérêt de l'Etat qui doit régler mon sort,
Avec mes sentimens n'en étoient pas d'accord.
J'ai fait pour vous séduire un effort inutile,
Vous m'avez résisté, le triomphe est facile,
Mais enfin le mépris entre nous est commun :
Je n'ai plus résolu de vous être importun.
Dans mon cœur le desir meurt avec l'espérance ;
Et pour vous faire voir de quelle indifférence
J'abandonne un succès que j'avois poursuivi,
Je cede ce triomphe à qui me l'a ravi.
Je ne vous retient plus. Conduisez-la, mon frere !
Et vous, Duc, demeurez.

CASSANDRE.

Oh ! la noble colere !
Conservez-moi long-temps ce généreux mépris,
Et que bientôt, Seigneur, un trône en soit le prix.

SCENE VI.

LADISLAS, LE DUC.

LADISLAS, *bas.*

Dieux ! avec quel effort & quelle peine extrême
Je permets ce départ qui m'arrache à moi-même !
Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loi !
(*haut.*)
Duc, j'allois pour vous voir, & de la part du Roi.

LE DUC.

Quelque loi qu'il m'impose, elle me sera chere.

LADISLAS.

Mon eſtime pour vous a dompté ma colere,
Et j'accorde moi-même à vos derniers exploits
Le prix que ſa parole a mis à votre choix.
Venez le demander.

LE DUC.

J'ai reçu mon ſalaire,
Prince, ſi mes reſpects ceſſent de vous déplaire.
Vos bontés ſont le prix que j'ai tant ſouhaité :
Le Roi me les obtient, il eſt trop acquitté.

LADISLAS.

Je veux que votre hymen en ſoit le premier gage.

LE DUC.

Non, Prince, on a puni l'orgueil de mon hommage.
Depuis l'inſtant fatal que je vous ai déplu,
Mes vœux ſont importuns, mon reſpect ſuperflu.

LADISLAS.

Avouez qu'il eſt doux, lorſqu'on plaît & qu'on aime,
De renfermer ainſi ſon bonheur en ſoi-même.
Votre bouche ſe plaint, votre cœur s'applaudit.

LE DUC.

Quoi, Prince, vous doutez....

LADISLAS.

Un regard m'a tout dit.

SCENE VII.

VENCESLAS, LADISLAS, LE DUC.

VENCESLAS.

Venez, heureux appui, que le Ciel me ſuſcite,
Il eſt temps qu'envers vous m'a parole s'aquitte.
D'un cœur ſi généreux ayant ſervi l'Etat,
Vous offenſez ma gloire, en me laiſſant ingrat :
Dans votre récompenſe éprouvez ma juſtice,
Demandez ; mon fils même eſt à vos vœux propice :
La raiſon a vaincu ſon aveugle courroux,
Et qui vous pourſuivoit, ſe déclare pour vous.

LADISLAS, *à part.*

Contre moi mon rival obtient mon aſſiſtance !
Pour ce dernier effort je n'ai plus de conſtance.

LE DUC.

La gloire a tant de part à ce qui vous eſt dû,

Qu'un service est payé dès qu'il vous est rendu.
Ne faites point en moi par l'offre du salaire,
D'un exploit généreux une œuvre mercénaire.
Pouvoir dire ce bras a servi Venceslas,
N'est-ce point là, grand Roi, le prix de cent combats?

VENCESLAS.

Aux vertus d'un Sujet quelque prix que je doive,
Il faut que je l'accorde, il faut qu'il le reçoive:
Ici votre devoir est de céder au mien.
C'est me demander trop que ne demander rien.
On doit, par vos travaux, & ma reconnoissance,
Du Maître & du Sujet distinguer la puissance.
Ma gloire ne peut perdre enfin, sans se souiller,
Le droit dont vos refus voudroient la dépouiller.

LE DUC.

N'excitez point un feu que vous voudrez éteindre.
J'ose élever mes vœux où je ne puis atteindre,
J'en reconnois l'audace, & l'objet que je sers,
Rougiroit d'un esclave indigne de ses fers.

VENCESLAS.

La gloire & la vertu remplissent la distance
Qu'a mis entre les rangs le sort de la naissance.
Que votre amour éclate; & quel qu'en soit l'objet,
Les Rois s'honoreront des vœux d'un tel sujet.

LADISLAS, *à part.*

Quoi l'hymen qu'on refuse à l'ardeur qui me presse,
Aux vœux de mon rival va livrer ma Maîtresse!
Non, rival insolent, je n'y puis consentir.

LE DUC.

Dût être mon aveu suivi du repentir,
Puisque vous me forcez à rompre le silence
Je vous obéirai, mais avec violence;
Certain de vous déplaire en vous obéissant,
Plus qu'en n'observant pas un ordre si pressant.
J'avoûrai donc, grand Roi, que l'objet qui me
touche....

LADISLAS.

Duc, encore une fois je vous ferme la bouche;
Et je ne puis souffrir votre présomption.

VENCESLAS.

Insolent!

LADISLAS.

J'ai sans fruit vaincu ma passion.

Pour souffrir son orgueil, Seigneur, & vous complaire,
J'ai fait tous les efforts que la raison peut faire.
Mais en vain mon respect tâche à me contenir,
Ce respect sur mes sens ne peut rien obtenir.
Je suis ma passion, suivez votre colere :
Pour un fils révolté perdez l'amour d'un pere,
Tranché le cours du temps à mes jours destiné,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné ;
Ou si votre justice épargne encor ma tête,
Prévenez au plutôt l'injure qu'il m'apprête,
Et de son insolence humiliez l'excès,
Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

SCENE VIII.

VENCESLAS, LADISLAS, LE DUC.

VENCESLAS.

Gardes, qu'on le saisisse.

LE DUC.

Ah Seigneur ! mon audace
D'un Prince, votre espoir causerait la disgrace !
Qui ? moi, dans vos Etats, moi, dans votre Maison
J'aurois de la discorde apporté le poison ?
Non, Seigneur. Je rougis de mon orgueil extrême.
Vos bontés m'aveugloient ; & je rentre en moi-même.
Acceptant vos bienfaits j'allois en abuser ;
Et pour m'en rendre digne, il faut les refuser.
Quand des sermens d'un Roi son peuple est la victime,
Les rompre est un devoir, les réclamer un crime.
Vos bienfaits à ce prix me seroient odieux,
Et me rendroient moi-même horrible à tous les yeux.

VENCESLAS, *à Ladislas.*

Cruel, en est-ce assez pour appaiser ta rage.
Ne sais-tu donc au zele opposer que l'outrage ?
Veux-tu voir qui des deux éclatera le plus,
Ou toi par tes fureurs, ou lui par ses vertus ?
En générosité tu permets qu'il te dompte !
Ah ! rougis d'un combat qui te couvre de honte,
Ou si la honte même avec toi ne peut rien,
Tremble ; j'aurai, barbare, un cœur comme le tien.

Va, monstre, que mon sang n'eût jamais dû produire,
Je n'ai pu te changer, je saurai te détruire :
Dès long-temps ma clémence auroit dû se lasser,
Ma justice t'attend, je te laisse y penser.

SCENE IX.

LADISLAS, *seul.*

QUoi! pour flatter l'orgueil d'un Sujet qui me brave,
Je me verrai traiter moins en fils qu'en esclave!
Et dès que je résiste à qui veut m'outrager,
Je vois le bras d'un pere armé pour le venger!
Que dis-je ? s'il m'épargne, & se retient encore
A qui le dois-je ? au Duc, au rival que j'abhore.
Je serois dans les fers, l'ordre en étoit rendu,
Si sa pitié pour moi ne l'avoit suspendu...
Sa pitié!... Dieux! la mort me seroit moins affreuse...
Et voilà ce que peut une ame généreuse :
Elle confond celui qui cherche à l'accabler.
Au lieu de le haïr, tâche à lui ressembler,
Malheureux! qu'a-t-il fait? d'où vient que tu l'opprimes ?
Il aime, il est aimé : ce sont là tous ses crimes.
Subis ton sort, étouffe un amour furieux;
Si tu n'es point aimé, ne soit point odieux.

SCENE X.

LADISLAS, OCTAVE *agité.*

LADISLAS.

QUel est ce trouble, Octave, & que viens-tu m'apprendre ?

OCTAVE.

Je tremble à découvrir ce que je viens d'entendre.

LADISLAS.

Parle.

OCTAVE.

Sur ce complot je dois vous éclairer,
Mais tâchez de vous vaincre & de vous modérer.

LADISLAS.

Hé bien ?

OCTAVE.

Ce soir le Duc & Cassandre s'unissent.

LADISLAS.

Que dis-tu ?

OCTAVE.

Je n'en puis douter.

LADISLAS.

Ils me trahissent !

OCTAVE.

Au Palais de Cassandre un hymen clandestin
Même à l'insu du Roi va joindre leur destin.

LADISLAS.

Et moi je m'accusois de trop de violence !
Ah ! puis-je assez punir cet excès d'insolence ?

OCTAVE.

Non, c'est au Roi lui-même à vous faire raison
Et de leur insolence & de leur trahison.
S'il voit de ses bontés à quel point on abuse,
Doutez-vous. . .

LADISLAS.

Il saura leur trouver une excuse,
Et faire un nouveau crime à mon cœur irrité
De les avoir réduits à cette extrémité.
Tu connois pour le Duc son étrange foiblesse ;
En moi tout le révolte, en lui rien ne le blesse.
Non, je prends sur moi seul le soin de me venger ;
Les traîtres n'auront pas le temps de m'outrager.
Suis-moi.

OCTAVE.

Que faites-vous, Seigneur ? Voyez l'abîme
Où peut dans un instant vous entraîner le crime.

LADISLAS.

Ah ! contre ma fureur tes soins sont superflus.
Je veux... que veux-je, hélas ! je ne me connois plus.

OCTAVE.

Qu'ai-je fait ?

LADISLAS.

Laisse-moi. Dans ce désordre extrême,
Je ne veux sur mon sort consulter que moi-même.

Prends

Prends soin que de ces lieux aucun n'ose approcher.
Que ne puis-je moi-même à mes yeux me cacher ?

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

LÉonor, ton récit redouble mes alarmes.

LÉONOR.

Quoi ! si de son repos l'amour trouble les charmes ;
Si le prince, Madame, en cet âge de feu,
Où l'ame à la raison s'assujettit si peu,
Où l'esprit sur les sens n'a point encor d'empire,
Cherchant à repousser le trait qui le déchire,
Pour s'éviter lui-même & l'amour qui le suit,
Aux douceurs du sommeil se dérobe une nuit ;
Faut-il en concevoir une telle épouvante ?

THÉODORE.

Que ne peut inspirer l'amour qui le tourmente ?
Toi-même tu m'as dit qu'éperdu, furieux,
Il défendit hier l'approche de ces lieux.
Dans un trouble mortel passant la nuit entiere,
Je n'ai pu sans le voir attendre la lumiere ;
J'accours, je le demande : on ne le trouve pas ;
Octave cherche en vain la trace de ses pas :
Octave à qui jamais son cœur n'a su rien taire,
Aujourd'hui de sa fuite ignore le mystere !
J'en frémis... Mais que vois-je ? & quel est mon effroi !

SCENE II.

LADISLAS, OCTAVE, THÉODORE, LÉONORE.

OCTAVE.

Madame.

THÉODORE.

Eh bien ?

OCTAVE.

Le Prince eût expiré, ſans moi.

LADISLAS.

Demeurons ; je ſuccombe à l'excès de foibleſſe
Où de mon ſang verſé l'épuiſement me laiſſe.
Je me traîne avec peine, & j'ignore où je ſuis.

THÉODORE.

Ah, mon frere !

LADISLAS.

Ah, ma ſœur ! où ſommes-nous réduits !
Voyez ce que l'amour & Caſſandre me coûte.
Mais faites obſerver qu'aucun ne nous écoute.

THEODORE.

Veillez-y, Léonor.

LADISLAS.

Vous avez vu, ma ſœur,
Mes ſecrets ſentimens juſqu'au fond de mon cœur ;
Vous ſavez les efforts que j'ai fait ſur moi-même
Pour ſécouer le joug de cet amour extreme,
Et retirer d'un cœur indignement bleſſé
Le trait empoiſonné que ſes yeux m'ont lancé.
Mais quoique j'entreprenne, à moi-même contraire,
Aux loix de mon Tyran rien ne peut me ſouſtraire ;
Mon cœur à le braver à peine a conſenti,
Que contre mon orgueil il reprend ſon parti :
Tant a ſur nous d'empire, eſclaves que nous ſommes,
Cet amour, le ſupplice & la honte des hommes !
Pour cacher de mes feux l'indigne lâcheté,
J'ai fait gloire un moment d'un dédain affecté :
Indigné des mépris dont j'étois la victime,
J'ai voulu, de ſon ſort arbitre magnanime,

Mais prêt à les unir, mon ame transportée,
Contre tous mes efforts s'est soudain révoltée;
Et l'ingrate beauté dont je suis trop épris
Peut plus que ma colere, & plus que ses mépris.
Hier enfin, Octave étant venu m'apprendre
Le complot de l'hymen du Duc & de Cassandre,
Et que ce nœud fatal se formoit cette nuit...

OCTAVE.

Pernicieux, avis, hélas! qu'as-tu produit?

LADISLAS.

Succombant tout entier à ce coup qui m'accable,
De tout ménagement je deviens incapable;
J'écarte les témoins, m'enferme dès le soir,
Et ne prenant conseil que de mon désespoir,
La nuit à ma fureur prêtant son voile sombre,
Je sors à la faveur du silence & de l'ombre;
Et tout soin, tout respect, tout jugement perdu,
Au palais de Cassandre un instant m'a rendu.
J'écoute; au nom du Duc j'entends ouvrir la porte;
Et suivant à ce nom la fureur qui m'emporte,
Cours, éteins la lumiere, & d'un aveugle effort
De trois coups de poignard blesse le Duc à mort.

THÉODORE.

Le Duc! qu'entends-je? ô ciel!

LADISLAS.

A sa voix expirante
Tout fuit, & le palais est rempli d'épouvante;
Mais entendant tomber le poignard sous ses pas,
Il le prend, se releve, & m'en atteint au bras:
Son ame, à cet effort, de son corps se sépare,
Il tombe mort.

THÉODORE.

O rage inhumaine & barbare!

LADISLAS.

Et moi par cent détours que je ne connois pas,
Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas,
Par le sang que je perds enfin mon cœur se glace,
Je tombe, & sans secours j'expirois sur la place:
Octave qui me cherche, inquiet & surpris,
Passe, me reconnoit, rappelle mes esprits,
Me prête son secours, & dans ces lieux me guide.

THÉDORE, *à part.*
Malheureuſe, rougis de pleurer un perfide.
(A Ladiſlas.)
Je ſuccombe, mon frere, à des malheurs ſi grands,
Et mes pleurs diſent trop l'intérêt que j'y prends.

SCENE III.

LADISLAS, OCTAVE.

OCTAVE.

PRince, quittez ces lieux où l'on peut vous ſurprendre :
La lumiere déja commence à s'y répandre.
LADISLAS.
Et va produire au jour les crimes de la nuit.
OCTAVE.
Je crois dans ce palais entendre quelque bruit ;
Éloignez-vous, craignez que l'on ne vous ſoupçonne.
LADISLAS.
Qui ſouhaite la mort voit-il rien qui l'étonne ?
Mais allons, conduis-moi.

SCENE IV.

VENCESLAS, LADISLAS, OCTAVE. GARDES.

VENCESLAS.
MOn fils.
LADISLAS.
Seigneur.
VENCESLAS.
Hélas ?
LADISLAS.
O fatale rencontre !
VENCESLAS.
Eſt-ce vous, Ladiſlas
Dont la couleur éteinte & la vue égarée
Ne me font voir qu'un corps dont l'ame eſt ſéparée ?
En quels lieux, ſous ces traits livides & ſanglans

Adreſſez-vous vos pas incertains, chancelans ?
Dans les bras du ſommeil je vous croyois encore ;
Quel trouble vous oblige à dévancer l'aurore ?

LADISLAS, *à part.*

Que lui dirai-je, hélas !

VENCESLAS.

Répondez-moi, mon fils,
Quel fatal accident ?..

LADISLAS, *à part.*

Seigneur, je vous le dis,
J'allois... j'étois... l'amour a ſur moi tant d'empire !..
Je me trouble, Seigneur, & ne vous puis rien dire.

VENCESLAS.

On vous croiroit coupable au trouble où je vous voi,
Mon fils : on reconnoit le crime à cet effroi.
N'avez-vous point encore rallûmé contre un frere
Le feu mal étouffé d'une injuſte colere ?
Et pour l'en garantir aurois-je en vain pourvu ?..

LADISLAS.

N'eſt-il pas pardonné ! Non, je ne l'ai point vu.

VENCESLAS.

Qui vous réveille donc, avant que la lumiere
Ait du ſoleil naiſſant éclairé la carriere ?

LADISLAS.

N'avez-vous pas auſſi dévancé le ſoleil ?

VENCESLAS.

Oui, mais j'ai mes raiſons qui bornent mon ſommeil.
Je me vois, Ladiſlas, au déclin de ma vie,
Et ſachant que bientôt la mort l'aura ravie,
Je dérobe au ſommeil, image de la mort,
Ce que je puis du temps qu'elle laiſſe à mon ſort :
Près du terme fatal preſcrit par la nature,
Et d'un pied chancelant touchant la ſépulture,
De ces derniers inſtans qui vont finir leur cours,
Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.
Enfin ſur mon couchant ma débile paupiere
Me ménage avec ſoin ce reſte de lumiere.
Mais vous, qui vous arrache au ſommeil ſi matin ;
Vous, à qui l'âge encor, garde un ſi long deſtin ?

LADISLAS.

Si vous en ordonnez avec votre juſtice,
Mon deſtin de bien près touche à ſon précipice.
Ce bras (je rougirois de vous déguiſer rien)

A de vôtre couronne abattu le soutien :
Le Duc est mort, Seigneur, & j'en suis l'homicide ;
Mais j'ai dû l'être.

VENCESLAS.

O Dieux ! le Duc est mort, perfide!
Le Duc est mort, barbare ! & pour excuse enfin,
Vous avez eu raison d'être son assassin !
Voilà ce qu'a produit mon aveugle indulgence.

SCENE V.

LE DUC, VENCESLAS, LADISLAS.

LE DUC.

LA Duchesse, Seigneur, vous demande audience.

LADISLAS.

Que vois-je ? quel prestige ! & quelle illusion !
Dans mes sens égarés quelle confusion !

VENCESLAS.

Que m'avez-vous dit, Prince, & par quelle merveille
Mon œil peut-il si-tôt démentir mon oreille ?

LADISLAS.

Ne vous ai-je pas dit, qu'interdit & confus,
Je me troublois, Seigneur, & ne raisonnois plus ?

VENCESLAS.

Ah, Duc ! il étoit temps de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avoit mortellement blessée.
Mais qui veut me parler ?

LE DUC.

Cassandre.

LADISLAS, *bas.*

O justes Dieux !
M'as-tu trompé ma main? me trompez-vous mes yeux ?
Si le Duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte ?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte ?

SCENE II.

CASSANDRE, VENCESLAS, LADISLAS, LE DUC, OCTAVE, GARDES.

CASSANDRE.

Grand Roi, de l'innocence auguste protecteur,
Et des sanglans forfaits ardent persécuteur,
Soyez Roi, soyez pere, & d'un juge inflexible
Donnez, donnez au monde un exemple terrible,
Vengez-vous, vengez-moi.

VENCESLAS.

Madame, à vos douleurs
Donnez quelque relache, & suspendez vos pleurs.

CASSANDRE.

Votre Majesté, Sire, a connu ma famille.

VENCESLAS.

D'un illustre Allié j'honore en vous la fille.

CASSANDRE.

Son sang, vous le savez, en des temps plus heureux,
Put s'égaler aux sang des Rois; il venoit d'eux.
Vos deux fils ont conçu pour ce sang qui m'anime,
L'un des feux criminels; l'autre, un feu légitime:
Et tous deux de mon cœur ont obtenu leur prix:
La vertu, mon amour; le crime, mes mépris.
Alexandre voyant un rival dans son frere,
Un rival protégé, favorisé d'un pere,
Sous le nom d'un ami généreux & discret,
Tint long-temps de nos feux le mystere secret.
De ce rival enfin l'injuste violence
Reduisoit son amour à rompre le silence;
Mon cœur de cet éclat prévoyant le danger,
En m'unissant à lui, voulut le partager:
Je voulus, pardonnez à ma tendresse extrême,
Du nom de mon époux l'armer contre vous-même.
En présence du Ciel il venoit recevoir
Les sermens d'un amour... O crime! ô désespoir!
Seigneur, à cet objet laissez couler mes larmes.
Je l'attendois tremblante, & le cœur plein d'alarmes;
De mon palais à peine il a touché le seuil,

Qu'il reçoit en entrant la mort pour tout accueil;
De trois coups de poignard...

VENCESLAS.

Il eſt mort !

LADISLAS.

O ma rage ?
Tu t'es bien ſatisfaite, & voilà ton ouvrage.

CASSANDRE.

Oui, Seigneur, il eſt mort, & je ſuivrai ſes pas
Dès l'inſtant que j'aurai vu venger ſon trépas.
Mais apprenant, grand Roi, ce crime abominable,
Pourrez-vous ſans frémir ſoupconner le coupable ?
Oui, Seigneur, votre ſang le déclare avant moi,
Pour & contre lui-même il parle avec effroi;
Et par un ſentiment enſemble horrible & tendre,
Vous nomme Ladiſlas meurtrier d'Alexandre.
Que dis-je ? ce regard, ce maintien interdit,
Ce viſage effrayé, ce ſilence le dit,
Et plus que tous enfin ſa main fumante encore
De votre propre ſang, de ce ſang que j'adore.
Lequel des deux ſur vous fera le plus d'effort,
Ou d'un fils meurtrier, ou de votre fils mort ?
Ah! ſi vous pardonniez ce barbare homicide,
Tremblez :-il n'a qu'un pas juſques au parricide.
Enfin, ſi mes douleurs, ſi ce fils tant aimé,
Si l'horreur de ce meurtre à vos yeux conſommé,
N'ébranlent votre cœur, qu'ils déchirent ſans doute,
Voyez, voyez le ſang dont ce poignard dégoûte.
Et s'il ne vous émeut, ſachez où l'on l'a pris;
Votre fils l'a tiré du ſein de votre fils.
Ce fer qui fume encor, inſtrument de la rage,
Ce fer plonge au tombeau votre vivante image,
L'ouvrage le plus pur que vous ayez formé,
Et le plus digne cœur dont vous fuſſiez aimé:
J'attends de voir armer votre main vengereſſe,
Ou par votre juſtice, ou par votre tendreſſe;
Et ſi je n'obtiens rien de la part des humains,
La juſtice du Ciel me prêtera les mains.
Ce forfait contre lui n'aura point de refuge;
Il en fut le témoin, il en ſera le juge;
Et puiſſe contre vous ſon courroux indigné

Ne

Ne pas tourner le bras du coupable épargné!

VENCESLAS.

Je sens de vos douleurs toute la violence.

(*A Ladislas.*)

Prince, vous l'entendez, & gardez le silence!

LADISLAS.

Oui, je suis criminel: abandonnez, grand Roi,
Cette mourante vie aux rigueurs de la loi:
Que rien ne vous oblige à m'être moins févere,
Oublions les doux noms & de fils & de pere,
Et tout ce qui pour moi peut vous solliciter;
Cassandre veut ma mort, il la faut contenter.
En horreur à la terre, à mon pere, à moi-même,
Mon cœur qui se déteste, éprouve encor qu'il l'aime:
Pour elle j'ai perdu tout sentiment humain,
Dans le sein de mon frere elle a conduit ma main;
Elle a fait mon malheur, ma honte, mon supplice,
Mon désespoir, mon crime, & veut que je périsse;
Je souscris sans murmure à l'arrêt qu'elle rend:
Je meurs enfin pour elle, & meurs en l'adorant.

CASSANDRE.

Moi j'ai conduit ta main? moi j'eus part à ton crime?
Ah barbare?

LADISLAS.

Epargnez du moins votre victime.

VENCESLAS.

Madame, moderez vos sensibles regrets,
Et laissez à mes soins nos communs intérêts:
Ma constance aujourd'hui fera voir une marque
Et d'un juge équitable, & d'un digne Monarque.
De toute passion je me dégagerai,
Et c'est sur son aveu que je le jugerai.

CASSANDRE.

Mon attente, grand Roi, n'a pas été trompée,
Et je vois...

VENCESLAS.

Ladislas, donnez-moi votre épée.

LADISLAS.

Mon épée? ah plutôt ordonnez mon trépas!
Souffrez.

VENCESLAS.

Donnez, vous dis-je, & ne repliquez pas.

LADISLAS.

La voilà.

VENCESLAS.

Tenez, Duc. *(Le Duc la reçoit.)*

LADISLAS.

Voyez du moins sans haine...

VENCESLAS, *aux Gardes.*

Qu'on le fasse garder dans la salle prochaine.
Allez.

LADISLAS.

Hâte le terme où tu m'as destiné,
Sort cruel! pour le crime, hélas, étois-je né!

VENCESLAS.

Duc.

LE DUC.

Seigneur.

VENCESLAS.

Préparez mon fils au coup terrible
Qu'exige de son Roi la justice inflexible,
Et faites-lui savoir qu'en ces momens affreux,
Dans son pere il n'a plus qu'un juge rigoureux.

CASSANDRE.

Oui, grand Roi, soutenez cette noble constance;
C'est votre sang qui crie & demande vengeance:
Ecoutez-les ces cris, & sans rien ménager...

VENCESLES.

J'aurai soin de punir, & non pas de venger.
Madame, c'est assez.

SCENE VII.

VENCESLAS, *seul.*

Ciel, ta bonté prospere
M'a donné deux enfans; ô trop malheureux pere,
L'un des deux qui par l'autre aujourd'hui m'est ôté,
M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, LE DUC.

THÉODORE.

J'ai voulu vous parler dans ce pressant malheur,
Duc : mon ressentiment fait place à ma douleur.
La trompeuse apparence avoit pu me séduire ;
De vos vrais sentimens hâtez-vous de m'instruire.
Le plus grand intérêt m'oblige de savoir
Quel prix a pu flatter vos vœux & votre espoir.
J'attribuois d'abord cette gloire à Cassandre,
Mais vous fûtes ami, non rival d'Alexandre.

LE DUC.

Mon cœur a fait, Madame, un choix plus élevé,
Aussi par ma raison n'est-il pas approuvé.

THÉODORE.

Quoiqu'il en soit, j'exige un aveu pour réponse.

LE DUC.

Madame, il n'est plus temps. Il faut que je renonce
A ce prix glorieux que je m'étois promis.

THÉODORE.

Mon pere à votre choix ne l'a-t-il pas remis ?

LE DUC.

Oui, mais de ses bontés plus ce gage est insigne,
Plus, si j'en abusois, je m'en rendrois indigne ;
J'adore sans espoir ce que la main des dieux
A formé de plus beau, de plus grand à mes yeux ;
Mais à lui plaire enfin quand je pourrois prétendre,
Quand jusqu'à mon amour son cœur pourroit descendre,
Quand je verrois mon Roi prêt à me l'accorder,
Ce n'est point là le prix que je dois demander.

THÉODORE.

Quel est-il donc, ce prix ?

LE DUC.

Injuſte Théodore,
D'un doute injurieux m'accablez-vous encore?
Je ne m'explique point, mais dans quelques inſtans
Vous connoîtrez, Madame, à quel prix je prétends.

VENCESLAS *entrant ſur la Scene.*

Ma fille, laiſſez-nous.

THÉODORE.

Ah Seigneur! Ah, mon pere!
Jettez ſur vos enfans un regard moins ſevere.
Si le Trône a ſes droits, la nature a les ſiens.
Les nœuds ſacrés du ſang ſont vos premiers liens.
Roi, j'implore à genoux votre auguſte clémence:
Pere, en faveur d'un fils, votre unique eſpérance,
J'implore votre amour.

VENCESLAS.

Ma fille, laiſſez-nous.

THÉODORE *en regardant le Duc.*

Seigneur... Vous m'entendez: je n'eſpere qu'en vous.

VENCESLAS.

Quel combat pour mon cœur! ciel! ſoutiens ma conſtance.

SCENE II.

VENCESLAS, LE DUC.

VENCESLAS.

Frédéric.

LE DUC.

Quoi, Seigneur?

VENCESLAS.

Que le Prince s'avance.

LE DUC *à part.*

Il n'eſt pas temps encor d'éprouver mon crédit;
Le ſang ſe fait entendre, & le Roi s'attendrit.

SCENE III.

VENCESLAS *seul.*

CEssez de murmurer, entrailles paternelles !
Nature, épargne-moi ces atteintes cruelles,
Qui déchirant mon cœur le veulent partager
Entre mon fils à perdre & mon fils à venger.
A me justice en vain ta tendresse est contraire,
Et dans le cœur d'un Roi cherche le cœur d'un pere ;
De ce titre si cher je me suis dépouillé,
Je méconnois mon sang par le crime souillé.
Mais ô vaine constance ! ô force imaginaire !
(*Ladislas paroît.*)
A cette vue encor, je sens que je suis pere,
Et la pitié succede à mon ressentiment.
Sortez, gardes : vous Duc, laissez-nous un moment.

SCENE IV.

LADISLAS, VENCESLAS.

VENCESLAS.

APprochez, Ladislas.

LADISLAS.

O moment redoutable !
Je viens mettre à vos pieds cette tête coupable.

VENCESLAS.

Embrassez-moi, mon fils.

LADISLAS.

Seigneur, quelle bonté !
Quel excès de tendresse en un juge irrité !
Cet accueil désarmé de haine & de colere
Est-il l'adieu funeste, ou le pardon d'un pere ?

VENCESLAS.

C'est le dernier effort d'un cœur infortuné,
Qu'à mourir de douleur vous avez condamné.
Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance ?

LADISLAS.

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connoissance.

VENCESLAS.
Sentez-vous de ce sang les nobles mouvemens ?
LADISLAS.
Si je ne les produis, j'en ai le sentimens ?
VENCESLAS.
Enfin d'un grand effort vous croyez-vous capable ?
LADISLAS.
Oui, puisque je résiste au remord qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.
VENCESLAS.
Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.
LADISLAS.
S'il est temps de mourir, mon ame est toute prête.
VENCESLAS.
L'échaffaut l'est aussi; portez-y votre tête.
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra,
Et je mourrai du coup qui vous immolera :
Mes larmes vous en sont une preuve sensible.
Mais je dois à l'Etat cet exemple terrible,
A ma propre vertu ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frere mort.
Je crains de prononcer, autant que vous d'entendre,
L'arrêt qu'ils demandoient, & que je dois leur rendre.
Pour ne vous perdre pas j'ai long-temps combattu,
Mais, où l'art de regner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimere aux Rois que la justice,
Où, regnant, à l'Etat je dois ce sacrifice.
LADISLAS.
Vous pouvez l'achever, votre fils est tout prêt :
Coupable, sans murmure il subit son arrêt.
Je ne m'en défends point, je sais trop que mes crimes
Vous ont causé cent fois des douleurs légitimes.
Je pourrois du dernier m'excuser sur l'erreur
D'un bras qui dans la nuit a trompé ma fureur :
Mon amour éperdu, mon aveugle colere,
Croyoient verser le sang d'un rival, non d'un frere :
Mais j'ai porté la mort dans ce cœur paternel,
J'empoisonne vos jours, je suis trop criminel.
Vengez un fils & vous, satisfaites Cassandre;
Peut-être que sans haine elle verra ma cendre.
VENCESLAS.
A qui que votre cœur veuille offrir votre mort,
Allez vous préparer à ce dernier effort ;

Et pour les intérêts d'une mortelle flamme,
Abandonnant le corps, n'abandonnez point l'ame.
Toute obscure qu'elle est, la nuit même a des yeux,
Et n'aura pu cacher votre forfait aux Cieux.
Portez sur l'échaffaud un courage inflexible :
Qu'on doute, en vous voyant dans ce moment terrible,
Si, né pour commander, & destiné si haut,
Vous montez sur un Trône, ou sur un échaffaud.
Adieu : qu'on le remene.

LADISLAS.

O vertu trop sévere !
Venceslas vit encor, & je n'ai plus de pere.

SCENE V.

VENCESLAS, *seul.*

C'En est fait. O justice ! ô devoirs ennemis !
Pour conserver vos droits, il faut perdre mon fils.
Vois, Pologne, à l'horreur que m'inspire le crime,
Si mon élection fut un choix légitime.
Je l'ai bien acheté ce choix, ce triste rang,
Puisqu'il m'en coûte un fils, tout l'espoir de mon sang.

SCENE VI.

VENCESLAS, THÉODORE, LÉONOR.

THÉODORE.

PAr quelle loi, Seigneur, si cruelle & si dure
Pouvez-vous renverser les loix de la nature ?
J'apprends qu'à votre fils l'arrêt est prononcé,
Et déja de sa mort l'appareil est dressé.
Quoi nous allons nous voir par cet arrêt févere
L'Etat sans héritier, vous sans fils, moi sans frere.
Consultez votre sang contre votre fureur :
C'est trop de le verser pour punir une erreur.
Du meurtre de son frere un frere est incapable ;
De cet assassinat la nuit seule est coupable :

Vos pleurs sont plus cruels pour lui que mille morts,
Et son frere est assez vengé par ses remords.
La pitié qui fera révoquer son supplice,
N'est pas moins la vertu d'un Roi, que la justice,
Seigneur, en punissant un fils infortuné,
Vous verrez l'univers surpris & consterné,
Admirer, mais frémir; vous louer, mais vous craindre;
Peut-être condamner votre fils, mais le plaindre.
Et si vous pardonnez, tous les cœurs à la fois
Pour vous justifier feront taire les lois.
La premiere est le soin que la nature inspire,
De ceux qu'on a fait naître, ou par qui l'on respire,
Tout céde à l'intérêt de l'amour paternel,
Tout lui rend sur la terre un culte solemnel;
Et quoique vous impose une loi plus sévere,
Avant que d'être Roi, Seigneur, vous êtes pere.

VENCESLAS.

Non, l'auteur de nos maux va périr aujourd'hui.
Je suis par son arrêt plus condamné que lui;
Mais c'en est fait.

SCENE III.

VENCESLAS, LE DUC, THÉODORE, LÉONOR.

VENCESLAS.

Hé bien, que fait le Prince?

LE DUC *vivement.*

Ah Sire!
C'est à présent qu'en lui votre vertu respire.
Il semble aux yeux de tous d'un héroïque effort
Se préparer plutôt à l'hymen qu'à la mort.
Mais puique sa colere, & que sa violence
Ne sont plus en état de m'imposer silence,
Je demande le prix dont vous m'avez flatté,
C'est la grace du Prince.

VENCESLAS.

VENCESLAS.

Ah Duc !

LE DUC *plus vivement.*

Je l'ai quitté ,
Seigneur , lorſque la hache à ſes yeux préparée
Alloit faire tomber cette tête ſacrée :
J'ai prié qu'un moment le coup fut ſuſpendu ;
Le peuple l'a promis , & m'en a répondu.
Mais le moment expire , & je n'ai point ſa grace.

SCENE VIII.

VENCESLAS , OCTAVE , THÉODORE , LEONOR , LE DUC.

OCTAVE.

SIRE , d'un cri commun toute la populace
Parle en faveur du Prince , & pour la contenir ,
Vainement ....

VENCESLAS.

C'eſt aſſez ; qu'on le faſſe venir.

THÉODORE.

Ciel ! acheve , accomplis ce favorable augure.

VENCESLAS.

O ma fille ! ô mon peuple ! ô tendreſſe ! ô nature !
Je cede , il faut vouloir ce que vous ſouhaitez ,
Et ſur vos ſentimens régler mes volontés.
(*au Duc.*)
Guerrier trop généreux , après ſon injuſtice ,
Du prix de vos exploits lui faire un ſacrifice !
Quel triomphe pour vous ! pour lui quelle leçon !

LE DUC.

Mon ſang eſt trop payé s'il devient ſa rançon.
Des reſtes de ce ſang puiſſe-t-elle dépendre !
Avec la même ardeur qu'on me l'a vu répandre
En combattant pour vous , contre vos ennemis ;
Il va couler encor pour ſauver votre fils.

SCENE IX.

LADISLAS, VENCESLAS, THE'ODORE, LE DUC, OCTAVE, LE'ONOR.

LADISLAS *aux genoux du Roi.*

Croirai-je . . .

VENCESLAS.

Levez-vous, mon fils : une couronne
Que soutient la vertu, que la gloire environne,
Est l'unique moyen que j'ai pu concevoir
Pour mettre votre crime à l'ombre du pouvoir.
Il faut pour vous sauver qu'elle vous appartienne,
Il faut que votre tête ou tombe ou la soutienne.
Il faut vous la céder s'il faut vous pardonner,
Et punir votre crime, ou bien le couronner
C'est mon dernier recours, le peuple me l'enseigne ;
Puisqu'il veut votre grace, il est las de mon regne :
Dans les Rois la justice est l'ame des vertus,
Et qui me veut injuste, enfin ne me veut plus.
Regnez, après l'État j'ai droit de vous élire,
Et donnez dans mon fils un pere à mon empire.

LADISLAS.

Que faites-vous, grand Roi ?

VENCESLAS.

M'appeller de ce nom,
C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon.
Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire,
Soyez Roi, Ladislas, & moi je serai pere.
Roi, je n'ai pu des loix souffrir les ennemis ;
Pere, je ne pourrai faire périr mon fils.
La violence est douce où l'amour nous convie :
Je ne perdrai qu'un nom en sauvant une vie.
Le Duc pour récompense a demandé vos jours ;
Votre sœur, tout l'État vient à votre secours :
C'en est fait, je renonce à mon pouvoir suprême,
J'aime mieux conserver un fils qu'un Diadême.

LADISLAS.

Si vous ne pouvez être & mon pere & mon Roi,
Puis-je être votre fils, & vous donner la loi ?

Non, je dois m'oppoſer à cet effort extrême,
Abandonnez plutôt un fils qu'un Diadême.

VENCESLAS.

Je n'y prétends plus rien : ne me le rendez pas.
Qui pardonne à ſon Roi puniroit Ladiſlas.

LADISLAS.

Eh bien, je le reçois ce ſacré Diadême;
Mais ſous le nom d'un fils, regnez toujours vous-même.
Apprenez à mon cœur de remords combattu
A réparer un crime à force de vertu.
Vous aidez-moi, ma ſœur, à conſoler mon pere.
(Au Duc.)
Et vous que pourſuivoit mon aveugle colere,
Duc, ſoyez mon ami. Que ma ſœur déſormais
Soit le gage & le nœud d'une éternelle paix.

THÉODORE.

Eſt-ce aſſez de ma main pour payer votre vie ?
Eſt-ce aſſez de mon cœur !...

LE DUC.

(à Ladiſlas.)
O ſort digne d'envie !
Seigneur, voilà le prix que j'avois attendu :
Vous m'en aviez privé, vous me l'avez rendu.

SCENE DERNIERE.

VENCESLAS, LADISLAS, LE DUC. THÉODORE, CASSANDRE, OCTAVE ET LE PEUPLE.

VENCESLAS.

Peuple, dans Venceſlas ne voyez plus qu'un pere
Vous avez déſarmé ma juſtice ſévere,
Vous avez mis le Prince au-deſſus de la loi,
C'eſt me chaſſer du Trône, & l'élire pour Roi.

CASSANDRE.

Lui mon Roi ! des forfaits le Trône eſt le refuge!
Le crime eſt couronné par les mains de ſon Juge.

VENCESLAS.

Caſſandre, la Juſtice a ſes droits limités.

La clémence a les siens ; je les ai consultés.

LADISLAS.

J'ai pour vous accepté la vie & la Couronne,
Madame, ordonnez-en, je vous les abandonne.
Mon amour malheureux n'a que trop éclaté.

CASSANDRE.

Que dis-tu, Ladislas ? te serois-tu flatté
Que du sang de ton frere encor toute fumante
Ta main pourroit charmer les yeux de son amante ?
Penses-tu que le crime heureux & couronné
Dans le fond de mon cœur en soit moins condamné ?
Regne, jouis du Trône, & du jour que te laisse
Une pitié barbare, une indigne foiblesse ;
Regne, fais, s'il se peut oublier le passé
A ce pere trop tendre, à ce peuple insensé :
De leur lâche bonté, je ne suis point complice.

LADISLAS.

Ma grace est en vos mains.

CASSANDRE *en se frappant.*

Voilà donc ton supplice.

LADISLAS *au désespoir, & voulant se tuer.*

Dieux !

VENCESLAS *en l'embrassant.*

Mon fils !

LADISLAS.

Je vivrai ; je vous dois cet effort.
Coupable & malheureux je subirai mon sort.
O Cassandre ! ô mon frere, en supportant la vie,
Je serai trop puni de vous l'avoir ravie.

FIN.

AVIS AU LECTEUR.

EN retouchant Venceslas, j'avois cru devoir adoucir quelques traits & abréger quelques détails. Des personnes dont je respecte le goût & les lumieres, ont regretté dans certains endroits les anciens vers de Rotrou, & m'ont engagé à les rétablir au Théâtre ; mais alors l'impression de la Piece étoit trop avancée pour insérer ces changemens dans le texte : j'ai pris le parti de les ajouter à la fin de la Piece, avec des renvois qui en indiquent la place.

Les Acteurs pourront choisir celle des deux leçons qui sera la plus analogue au caractere de leur déclamation. Pour moi je ne desire que le mieux, & je crois avoir fait preuve de désintéressement en me chargeant d'un ouvrage qui doit m'attirer vraisemblablement beaucoup de critiques, & fort peu d'éloges. Mais si le public impartial est satisfait de mon travail, je me consolerai sans peine de la mauvaise humeur de ceux qui passent leur vie à tout censurer & à ne rien produire.

VARIANTES.

PAge 3, *après ce vers*,

Voyons quel nouveau piege un fourbe a pu nous tendre.

» VENCESLAS.

» Ciel ! prépare son cœur, & le touche aujourd'hui.

» LADISLAS *à part.*

» Que la vieillesse souffre & fait souffrir autrui !

VENCESLAS.

Vos premiers ans, mon fils, à mon ame attendrie,
Offroient de votre mere une image chérie, &c.

page 6, après ce vers,

Aux dépens de mon sang je soutiendrai mes droits.

» LADISLAS.

» Encor que de ma part tout vous choque & vous blesse,
» En quelqu'étonnement que ce discours me laisse,
» Je tire au moins ce fruit de mon attention
» D'avoir su vous complaire en cette occasion;
» Et sur chacun des points qui semblent me confondre,
» J'ai de quoi me défendre, & de quoi vous répondre,
» Si ma voix peut encore émouvoir votre cœur.

» VENCESLAS.

» Parlez, je gagnerai vaincu plus que vainqueur.
» Je garde encor pour vous les sentimens d'un pere :
» Prouvez-moi mon erreur, je n'ai plus de colere.

LADISLAS.

Comme on parloit un jour des intérêts des Rois,
Chacun des Courtisans croyant donner des loix, &c.

page 7, après ce vers,

Savoir faire parler & son front & ses yeux.
» Mettre bien la franchise & la feinte en usage,
» Porter tantôt un masque & tantôt un visage,
» Quelqu'avis qu'on lui donne, être toujours pareil,
» Et se croire souvent plus que tout son conseil.
Mais d'où dépend sur-tout le bonheur des Couronnes, &c.

page 35, après ce vers.

Succombant tout entier à ce coup qui m'accable,
» De tout raisonnement je devins incapable,
» Fais retirer mes gens, m'enferme tout le soir,
» Et ne prends plus avis que de mon désespoir.
» Par une fausse porte, enfin la nuit venue,
» Je me dérobe aux miens, & je gagne la rue,
» D'où tout soin, tout respect, tout jugement perdu,
» Au palais de Cassandre en même temps rendu,
» J'escalade les murs, gagne une gallerie;
» Et cherchant un endroit commode à ma furie,
» Descends un escalier, & dans l'obscurité,
» Prépare à tout succès mon courage irrité.
Au nom du Duc enfin j'entends ouvrir la porte;
Et suivant à ce nom la fureur qui m'emporte, &c.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Venceslas, Tragédie de Rotrou, rétouchée par M. Marmontel*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris ce 12 Avril 1759. PICQUET.

On trouve à Marseille, chez Jean Mossy, Imprimeur - Libraire, à la Canebiere, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.